

De plus les sauvages s'éloignaient pour la pêche du saumon, et plusieurs des *Tokwamish*s qui ne restaient auprès de nous que pour nous protéger dans le cas où des ennemis seraient venus nous surprendre, abandonnèrent leur camp le 19 de bon matin, pour se retirer à environ 10 lieues vers Nesqually. Leur chef, se voyant abandonné de son monde, nous avertit de nouveau qu'il y avait du danger pour nous. Dans cette alternative nous étions un peu inquiets, et vraiment il y avait du danger. De plus, une des femmes du premier chef des Skadjats (Netlam) arriva de la rivière Fraser, et nous apprit que les Yongletats étaient venus faire la guerre chez une nation peu éloignée du fort *Langly* (sur la rivière Fraser, près de la mer) ; qu'ils y avaient tué le premier chef, et qu'ils se préparaient à venir fondre sur notre bourgade afin de tuer les deux missionnaires et de piller leur bagage. Il n'en fallait pas plus pour faire trembler les sauvages, et pour nous intimider aussi nous. Les chefs, qui nous avaient rassurés quelque temps auparavant, nous dirent qu'il fallait plutôt fuir que de se laisser faire esclaves par ces féroces ennemis. Toutes ces raisons déterminèrent notre départ de cette nouvelle mission, du moins pour un temps.

Nous laissâmes Whidbey le 22 juin par un fort vent de nord-ouest. Une couverte sert de voile à notre frêle embarcation, et nous voilà au milieu de la baie, prenant de temps en temps quelques flots de l'onde amère. Nous fîmes près de vingt lieues ce premier jour. Après deux jours de navigation, nous allâmes camper sur la pointe d'une île, où il nous fut impossible de trouver de l'eau douce. Pour compléter le désappointement, la mer s'étant mise à monter, elle ne laissa entre les eaux et la côte de l'île, qui est perpendiculaire, qu'une si petite lisière de terre qu'il n'y avait de place que pour deux personnes. M. Demers en prit la moitié, et je cédai la mienne à notre pauvre Kanac, qui était malade. Pour moi, je campai dans le canot, avec le charpentier et le servant de messe. Ayant attaché une grosse pierre à l'amarre du canot, nous nous retirâmes un peu au large. Tant que la mer monta, tout allait bien ; mais lorsqu'elle se mit à baisser, le courant devint si fort qu'il nous entraînait presque avec la vitesse d'un cheval à la course ; et nous, incapables de nous arrêter : par bonheur que la pierre qui nous servait d'ancre s'embarrassa dans je ne sais quoi, au fond de l'eau, et nous fit tenir bon. Enfin, pour finir de nous mettre à l'aise, le ciel se couvrit en un instant, et voilà une pluie